

Où est passé le temps ?



ILLUSTRATIONS : STÉPHANE KIEHL

Vous avez dit accélération ?



Le temps, disait Kant, est un horizon à travers lequel nous autres humains faisons l'expérience du monde. Autrement dit, il structure notre façon d'aller à la rencontre de ce qui est. Or les conditions de cette rencontre semblent désormais compromises. Tout va de plus en plus vite : entre fast-food et haut débit, notre époque se distingue par la toute-puissance de la vitesse. Ce qui est en jeu, ce n'est plus l'emballement technique, mais l'accélération du réel lui-même.

Voilà l'une des désillusions du progrès, soulignée par des théoriciens comme le Français Paul Virilio ou l'Allemand Hartmut Rosa : plus nous sommes équipés d'appareils censés nous faire gagner du temps, plus nous avons le sentiment d'en manquer. Dans les relations sociales comme dans la vie intime, en politique comme en amour, notre quotidien est marqué par l'urgence. Le triomphe de l'immédiat rend impossible toute vie au présent. Le règne de l'instantanéité enterre la mémoire et dynamite l'avenir.

Reconstruire un espace de confiance, de discussion, voire, pourquoi pas ?, de justice, ce serait donc ralentir le rythme, repartir à la conquête du temps long. Voilà pourquoi le 23^e Forum Le Monde-Le Mans prendra celui de la réflexion. Philosophes, physiciens ou historiens, hommes d'images ou femmes de lettres, les intervenants tenteront de répondre ensemble à cette question : « Où est passé le temps ? » Trois jours durant, ils confronteront leurs paroles aux interrogations du public. ■ Jean Birnbaum

Contributions p. II et III

Entretien avec Enki Bilal, textes de Clément Rosset, Marielle Macé et Laurent Jeanpierre

Programme p. IV

Trois jours de débats et d'échanges avec le public

Chronos, une obsession occidentale

D'autres cultures, telle la chinoise, ne pensent pas le temps, mais la « saison » et la « durée »

FRANÇOIS JULLIEN

Philosophe et sinologue

Tout « va de plus en plus vite », comme on ne cesse de le répéter. Les nouvelles technologies connectant tout à tout, nous demeurons toujours sur le qui-vive, autrement dit sous la pression (ne laissant pas de répit) de l'événement. Bref, sous cet effet d'accélération, nous ne trouverions plus de retrait, dans nos vies, pour mûrir plus lentement nos désirs et nos décisions.

Voilà qui fait partie de ces évidences irrécusables, trop massives pour qu'on ne prenne pas plaisir à les ébranler. On ne voit plus le temps passer. Mais comme on le répète à tout propos, qu'on s'en sert de justification à tout, qu'on l'assène comme une évidence, cela en devient suspect.

Et d'abord, que signifie que « le

temps passe » ? Quel est ce grand acteur érigé en sujet de nos phrases – en souverain de nos vies – qui vient à « passer » ? Souvenons-nous que les Grecs n'ont pas, à l'origine, parlé ainsi. Chez leurs premiers poètes, « le temps » n'apparaît pas comme sujet d'un verbe, mais désigne simplement « le délai », dont dépend le succès ou l'échec, qui sépare de l'aboutissement. C'est seulement quand ils ont commencé à réécrire leurs cosmogonies primitives, lorsqu'ils se sont mis à rationaliser leur vieille histoire de dieux olympiens, plus trop crédible, que « le temps » s'est trouvé promu en instance souveraine présidant au destin des hommes : « le temps » est donc né d'une première naturalisation de la transcendance. A quoi s'ajoute cette cocasserie des Grecs qui, selon qu'ils l'écrivent d'une façon ou d'une autre, sont conduits à croiser Chronos, « le temps qui passe », et Kronos, « le dieu qui mange ses enfants ».

Une nouvelle mythologie en est née, qui a servi de grande dramaturgie à l'Europe : le temps « mange la vie » ; du

« sang que nous perdons », « croit et se fortifie ». Cette mythologie, saurons-nous un jour la dégonfler ? Car, quand elle hérite de la question du temps, la philosophie ne fait que la développer selon ses usages. Pour penser le mouvement des corps, en physique : le temps

Enigme du temps : tant que l'on a ce mot à la bouche, on croit savoir ce que c'est, mais, dès qu'on s'y arrête pour y penser, on ne le sait plus

comme mesure entre l'avant et l'après, point de départ et d'arrivée ; pour l'opposer à l'éternel de la métaphysique et, face à l'être identique, penser la corruption du devenir ; et d'abord parce que nous conjugons, c'est-à-dire nous lions morphologiquement, dans nos langues, le temporel au verbal. Mais, justement, de ce que nous conjugons ain-

si, pouvons-nous tirer l'assurance que le temps existe ? Car le futur n'est pas encore, s'inquiète Aristote, le passé n'est plus, et le présent n'est que le point de passage entre futur et passé : point sans extension et par conséquent, sans existence. De là, le constat : le temps doit bien exister, puisqu'on le divise ainsi en des temps différents ; et pourtant aucune de ses divisions n'existe. Il ne peut qu'exister de « façon obscure », conclut Aristote. Enigme du temps : tant que l'on a ce mot à la bouche, on croit savoir ce que c'est ; mais, dès qu'on s'arrête pour y penser, on ne le sait plus.

Aussi, face à cette obsession occidentale à l'égard du temps, prenons du recul. Souvenons-nous, par exemple, qu'une culture extérieure à l'Europe, telle la chinoise, n'a pas pensé « le temps », mais « la saison » (le moment) d'une part, « la durée » de l'autre. Car la langue chinoise ne conjugue pas. Car les Chinois n'ont pas pensé l'éternel, mais le sans fin ou « l'inépuisable » du fond des choses. Car ils ont abordé ce que nous appelons la nature en termes de

facteurs corrélés et de polarité, et non de corps en mouvement. Ils ont donc dû traduire « temps » dans leur langue, quand l'Occident est venu chez eux : « l'entre-moments » ; mais cela ne les a pas empêchés d'écrire l'histoire comme de se préoccuper du calendrier.

Aussi pouvons-nous songer, alors que tout paraît se précipiter, à tout ce que cette grande mythologie du temps laisse de côté. Discernons notamment ces transformations et maturations silencieuses qui font sourdement leur chemin, dans la durée lente, et dont l'événement qui éclate n'est qu'un affleurement sonore, à titre de résultat. Pensons aussi à ce que serait une éthique, voire une politique, où l'on ne projeterait pas son plan sur les choses, fébrilement, mais dont on saurait amorcer discrètement les évolutions bénéfiques. N'oublions pas, enfin, ce fameux « temps mort », qui n'a rien de « mort », mais où les choses commencent à s'infléchir et s'esquisser. Ces temps morts, qui n'attirent pas l'attention, que l'on dédaigne, sont ceux qui font exister. ■

Les nouvelles technologies, dit l'artiste, bouleversent nos rythmes et créent de la confusion. Tout en ouvrant de nouvelles possibilités

Enki Bilal : « On fait du surplace au beau milieu de l'accélération »

Grand Prix de la ville d'Angoulême en 1987 et ancien pilier de la rédaction de *Pilote*, Enki Bilal travaille depuis de nombreuses années sur plusieurs temporalités et supports différents : la bande dessinée, la peinture ou le cinéma. Entretien avec un artiste protéiforme, qui vient de fêter ses 60 ans.

Le temps va tellement vite qu'on a l'impression de ne plus avoir le temps de faire quoi que ce soit. C'est aussi votre impression ?

Je trouve qu'on fait du surplace au beau milieu de l'accélération. Le tournant est évidemment l'arrivée d'Internet. J'en vois les effets sur moi. Autrefois, mon rythme était beaucoup plus ralenti et plus ordonné qu'il ne l'est désormais. J'avais besoin, le matin, de poser mon cerveau en lisant tranquillement la presse avant de me concentrer sur mon travail. Si je ressens toujours le besoin de lire du papier, la première chose que je fais en ouvrant la porte de mon atelier est d'aller voir sur mon ordinateur si j'ai des mails, et c'est souvent sans intérêt ; j'embraye alors sur des sites d'infos et je dois lutter pour me reprendre en main et me protéger de ce trop-plein d'informations. Je suis dans un état de piétinement dont je dois me dépêtrer, surtout en ce moment : je fais en effet de la peinture, une activité impulsive qui n'oc-

cupe pas autant l'esprit que l'écriture d'un livre par exemple (j'en attaque heureusement un nouveau dans les jours qui viennent). Bref, je découvre que j'ai une faille et que je suis plus vulnérable que je ne le croyais. Cette accélération est dangereuse car elle crée de la confusion. **Comment cette confusion se manifeste-t-elle ?**

Je maîtrise moins bien la gestion de mon temps. Je notais autrefois mes rendez-vous sur un petit calepin. Mon agenda est désormais sur un ordinateur dont je ne connais pas toutes les potentialités. Résultat : il m'est arrivé plusieurs fois, ces dernières années, de laisser des gens à la porte de chez moi. C'est évidemment un problème générationnel. Je fais partie de ceux qui ont pris le train technologique en marche. Les nouvelles générations, qui ont le cortex branché sur ces nouveaux outils, ont une meilleure maîtrise de leur temps et vont à l'essentiel, au point de ne plus s'embarasser d'objets aussi matériels que des journaux ou des livres – ce qui est un problème. Imaginez un énorme bug dans un monde où il n'y aurait plus que des bibliothèques numérisées : tous les livres disparaîtraient d'un coup.

Faut-il pour autant diaboliser cette accélération technologique ?

Non, jamais. Même si d'un côté c'est le règne du zapping : on décroche que tel film va nous plaire ou pas simplement en regardant un extrait. De l'autre côté, ces mêmes outils d'information en temps réel

peuvent devenir de formidables leviers : on l'a vu pendant les révolutions arabes. L'accélération du temps peut donc avoir du bon. Paradoxalement, elle peut aussi être un argument pour les traditionalistes. Je pense à certains courants islamistes qui avaient été mis sur la touche du fait, notamment, de l'émergence de ces outils, et qui ont beau jeu de dire aujourd'hui : « *Nous sommes la sagesse par rapport à ce monde qui va trop vite et qui nous éloigne de Dieu.* »

Faut-il croire à la décélération réclamée par certains ?

Je crains que ce soit une utopie. Notre monde est celui de la tentation. Les nouveaux outils technologiques nous invitent à consommer plus que de raison. Ils sont le prolongement d'un monde où règnent le marketing et le fantasme. Je les vois plutôt comme de la provocation dans la mesure où tout le monde n'a pas les moyens de se les procurer, et encore moins d'acheter ce qui est vanté sur leurs écrans miniatures. On n'est plus dans : « *Big Brother is watching you* ». Mais dans : « *Big brands are watching you* » (« les grandes marques vous regardent »). La vitesse du marketing finit par polluer l'idée que l'homme a besoin d'un temps pour se reposer, d'un

Itinéraire d'un « enfant de l'après-guerre »

Né à Belgrade en 1951, arrivé à Paris dix ans plus tard, Enki Bilal se définit comme un « *enfant de l'après-guerre, de la deuxième partie de ce XX^e siècle qui s'est caractérisée par cette brutale accélération de l'Histoire* ». La vigueur de l'« *accélération* » en question n'est évidemment pas étrangère à la très grande diversité des sujets d'actualité abordés dans son œuvre – de la chute du bloc de l'Est à la montée du fanatisme religieux, de la déréglementation économique au grand chaos écologique... Le livre d'entretiens qu'il a accordés au journaliste et écrivain Christophe Ono-dit-Biot traverse ses (presque) quarante ans de carrière, mais revient également sur son enfance, sa passion pour le cinéma, son obsession du gris ou encore ses intuitions prophétiques : trois ans avant le 11-Septembre, Bilal a publié un album dans lequel des fondamentalistes faisaient exploser une tour occidentale...

Ciels d'orage. Conversations avec Christophe Ono-dit-Biot (Flammarion, 200 p., 19 €.)

autre pour étudier, d'un autre pour faire l'amour... Tout va trop vite, oui. Et nos cerveaux ne suivent plus, ils sont trop usés, voire abusés. C'est à se demander si le développement de la maladie d'Alzheimer n'a pas à voir avec cette accélération. **Il est souvent fait procès aux médias d'encourager cette cour-**

se effrénée, sur le thème : une info en écrase une autre...

C'est plutôt la faute à la télé qui a préparé le terrain il y a une quinzaine d'années au nom de la course à l'audience. Combien de fois a-t-on vu un JT ouvrir avec un fait divers atroce au lieu d'un sujet plus complexe mais décisif pour la marche du monde ? Les choses se sont ensuite lâchées avec les outils nomades qui ne sont, en fait, que

des mini-téles de poche. Cette impression qu'une info chasse l'autre frise l'indécence. La technologie nous trompe car le monde ne change pas fondamentalement. Il y a toujours eu des guerres, des famines, des accidents... Imaginons que des caméras aient pu capter ce qui se passait sur Terre il y a par exemple deux ou trois siècles : nous aurions eu le même sentiment de successions d'événements.

Quelle est la place de l'artiste dans ce maelström ?

Soit il s'empare de cette accélération pour en tirer une énergie, voire en faire un sujet. Soit il se préserve du flux et transmet un message autonome, à son propre rythme. Je suis davantage dans cette disposition aujourd'hui. Mais un autre aspect se fait jour : ces nouveaux outils produisent quantité de nouveaux artistes. Il y a trois ans, j'ai présidé le jury d'un festival de films sur téléphone portable à Beau-bourg : figurez-vous qu'il y avait des choses formidables ! Le cinéma, dans ma jeunesse, était très compliqué d'accès : il fallait avoir une caméra super-8, attendre pour le développement des films, passer par une école spécialisée... Tout est tellement plus simple aujourd'hui. Et plus rapide, donc. Une question se pose toutefois : parmi cette prolifération d'artistes, lesquels vont durer, précisément dans ce temps ? Vous avez vu ? C'est curieux, combien nous avons parlé vite, vous et moi. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
FRÉDÉRIC POTET

Tout va plus vite ? Et alors ? Gare aux effets de trompe-l'œil

L'inquiétude face à la vitesse n'est qu'une variante des vieilles terreurs millénaristes

CLÉMENT ROSSET
philosophe

Le malaise provoqué par plusieurs caractères de notre modernité, en ce début de XXI^e siècle, est alimenté par divers facteurs, dont certains ont de quoi véritablement inquiéter. Par exemple, la possession d'armes de destruction massive qui se répand dans le monde et suffirait déjà amplement, me semble-t-il, à éradiquer toute vie sur la surface de la Terre. Outre la terreur atomique ou la surpopulation galopante, qui sont probablement aujourd'hui les deux seuls réels motifs d'alarme, d'autres craintes concernant le sort de notre planète sont régulièrement invoquées, qui me paraissent d'une nature plus irrationnelle et relèvent, à mon sens, plus de l'hallucination que de l'analyse des faits.

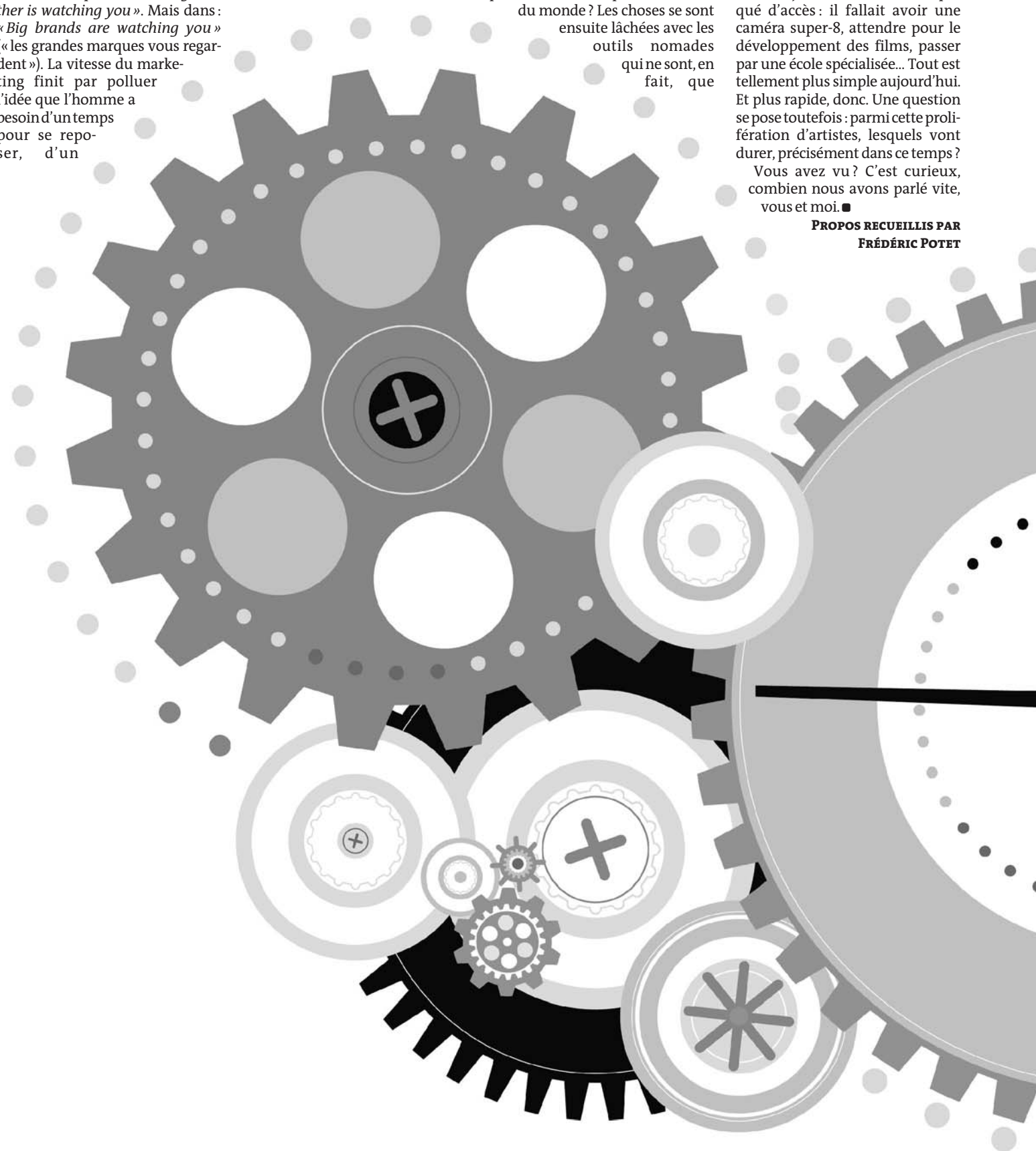
C'est ainsi qu'on reproche aux progrès de la technique de compromettre la vie au lieu de la favoriser (sans se demander si les dommages ainsi engendrés ne pourraient pas être neutralisés précisément grâce à ces progrès). De même, on ne par-

viendrait plus à suivre le rythme d'un temps qui s'accélère au point de nous priver du temps de souffler : le temps va maintenant beaucoup « trop vite » (?). La vitesse trop rapide est pointée du doigt, tel l'âne de La Fontaine, comme la source de tous nos maux.

L'urgence, une permanence

Personnellement, je ne vois pas en quoi le fait que le train aille plus vite qu'avant constitue un motif de préoccupation ; encore moins en quoi il nous ferait perdre du temps alors que, manifestement, il nous en fait gagner.

On est en droit de soupçonner que ces terreurs qu'on dit nouvelles ne se distinguent guère de terreurs plus anciennes et que, dans ce cas, seule une erreur de perspective, un effet de trompe-l'œil, nous fait différencier notre présent de notre passé. N'a-t-on pas vu jadis les prémices d'une fin du monde dans l'avènement de l'an mille, l'apparition de la pomme de terre, le remplacement de la bougie par l'électricité ? Les hommes se sont toujours sentis à court de temps, sans possibilité d'accomplir dans les délais une tâche urgente. Ils avaient sûrement plus de temps, mais la tâche était plus longue à réaliser et l'urgence était la même. ■



Comment concilier son propre tempo avec celui de la société ? La réponse des écrivains

Rythme des autres, rythme à soi

MARIELLE MACÉ
Spécialiste des études littéraires

Le mal, écrivait le poète Henri Michaux, c'est le rythme des autres. L'auteur de *Plume* a toujours été attentif aux désorientations qui transforment notre corps en une « machine à appréhender les différences ». Il en voyait partout l'occasion et la menace, jusque dans ce drôle de malaise éprouvé en Equateur : « Une ivresse endormie me tenait... Je me demande si le mouvement de rotation de la Terre, deux fois plus rapide là-bas que dans nos climats, n'en serait pas la cause... Ces 465 mètres par seconde en ces pays ne devaient pas manquer d'agir sur moi, fort sensible au tournoiement ! »

Le sémiologue Roland Barthes le disait d'une autre façon : « La subtilité du pouvoir, posait-il, passe par la dysrythmie. » Il racontait par exemple cette petite scène ordinaire, observée depuis sa fenêtre, à Paris : une mère fait avancer devant elle une poussette vide en tenant son enfant par la main ; mais elle va d'un pas trop rapide, obligeant l'enfant à courir, le contraignant à son rythme à elle – « et pourtant c'est sa mère ! » C'est ainsi, pour Barthes, que s'impose subtilement « le pouvoir » : en un rythme forcé, qui exclut la nuance des pulsations individuelles, le réglage des différences et des justes distances. « Cha-

acun son rythme de chagrin », ajoutait-il dans son *Journal de deuil*, étonné par la demande sociale qui pèse sur un homme endeuilé.

L'un et l'autre ont senti avec quelle force s'insinuent, au cœur des individus, des tempos contraignants. Sans doute les écrivains savent-ils d'ailleurs mieux que quiconque se rendre attentifs à la subtilité des discordances, et faire marcher pour nous, en nous, la machi-

Chacun de nous est tiraillé entre plusieurs cadences, pressé ou ralenti par le dehors

ne à appréhender les différences.

Mais Barthes ou Michaux ont aussi songé que la recherche d'un rythme à soi exige ces sorties, et requiert une composition avec des formes autres : pour chacun de nous, le réglage d'une pulsation de vie ne repose pas sur une clôture, mais sur une accommodation permanente avec des forces de déphasage qui sont aussi, au fond, des réserves de création. L'ethnologue André Leroi-Gourhan avait imaginé, dans les années 1960, une anthropologie du rythme, conçu comme dynamique d'insertion dans l'existence, ponctuation affective des milieux de vie et genèse du social.

Barthes s'est longuement interrogé sur ce que serait un rythme juste, un rythme « qui s'accorde à ma demande intérieure ». Et il en a trouvé le

modèle dans des vies anachroniques et lointaines, celles des moines des premiers siècles demeurant sur le mont Athos ; la plupart du temps isolés, ces moines vivaient selon leur propre tempo, mais ils se rencontraient avec régularité, conjuguant ainsi leurs possibilités de liens, rassemblant leurs distances. Cette unité composée (composée et non pas divisée) constituait pour Barthes un régime de vie idéale, un véritable fantôme formel qui avait trouvé son nom savant, « l'idiorythmie » : une liberté réglée, un tempo individuel négocié avec une forme collective, une solitude régulièrement interrompue, une paix complexe et pour ainsi dire rimée. Cela permet de concevoir l'individu comme un rythme d'être, une certaine « façon de se tenir » dans le temps collectif.

C'est la réponse inattendue que Barthes donnait à cette question politique qui nous concerne tous : comment vivre ensemble ? Une réponse qui, pour lui, s'appuyait sur une sensibilité littéraire aux rythmes, et impliquait l'observation des « formes subtiles du genre de vie ». Chacun de nous est en effet tiraillé entre plusieurs cadences, pressé ou ralenti par le dehors ou par ses propres directions intérieures ; et la vie est une réponse perma-

nente à ces discordances, une structuration de soi malgré elles mais surtout avec elles – l'invention d'une danse qui a besoin d'appuis.

Où vivre cela au quotidien ? Peut-être, assez simplement, dans l'écoute ou dans la lecture, qui sont des épreuves rythmiques. Un vers, comme une mélodie, est en effet « le rythme d'un autre », qui oriente et désoriente. Et la lecture est bien un arrachement du lecteur à sa durée propre, un emportement dans une autre vitesse – Proust décrivait la difficulté de Marcel à « suivre un nouvel écrivain dans sa phrase »... suivez mon regard ! Qui d'ailleurs ne se sentira, à la lecture de Michaux, emporté par des pulsations inédites, déplacé dans ses articulations, invité à reprendre appui sur cet autre rythme, et à composer avec ce qui est en quelque sorte un nouvel équipement du vivre ? Toute lecture rouvre nos manières d'être, transforme la grammaire de nos identités.

« Pourquoi je joue du tam-tam maintenant ? », demande Michaux : « Pour forcer vos barrages. Pour franchir la vague montante des nouveaux empêcheurs. Pour m'ausculter. Pour me tâter le pouls, rester à cheval... » Pour tout cela en effet : pour que tous ceux qui le suivent, ballottés dans l'océan du sens et des engagements, risquent les formes de leur propre vie. ■

Les actes du 22^e Forum, « Pourquoi rire ? »

Les textes de la précédente édition, ouverte par George Steiner, sont parus en poche

Avant même le début de la manifestation, l'écrivain Dominique Noguez avait lancé cet avertissement narquois : les colloques et débats consacrés au « rire » sont « sauf exception, les plus joyeux futoirs intellectuels qu'on puisse imaginer. Chacun y va de sa définition (s'il prend la peine d'en fournir une), cherchant en réalité l'occasion de placer en un temps donné le plus possible de citations réjouissantes et de bons mots ». Et puis, en ouverture du forum, le philosophe George Steiner est venu enfoncer le clou dans les termes suivants : « Aucune classification, aucune analyse sociale, psychologique ou historique ne saurait circonscrire les variétés du rire. »

Ces avertissements valaient défi, et les intervenants du 22^e Forum *Le Monde*-Le Mans, qui s'est tenu du 12 au 14 novembre 2010 sur le thème « Pourquoi rire ? », y ont répondu en multipliant non pas les bons mots mais les modes d'approche, comme en atteste le volume collectif qui vient de paraître en format poche (*Pourquoi rire ?*, Gallimard, « Folio Essais », 256 p., 8,40 euros).

Afin de penser collectivement l'expérience du rire, plusieurs philosophes (Julia Peker, Elie Durning, Yves Cusset, Thomas Bénatouil, Jean-Marie Schaeffer) ont mêlé



références savantes et comiques, Platon et Desproges, Bergson et Devos. D'autres ont mobilisé l'histoire (Antoine de Baecque, Arlette Farge, Claude Gauvard), la linguistique (Daniel Luzzati), la psychanalyse (Anne Dufourmantelle), la littérature (Alain Vaillant) ou le cinéma (Patrice Blouin).

D'autres encore ont réfléchi sur le mode de la confidence et du témoignage, comme Denis Podalydès racontant à propos de son enfance : « Suis-je drôle ? Je me souviens que je me posais cette question avec un sérieux torturant, sans la moindre distance d'humour... »

Quand l'histoire s'emballa : un autre régime d'accélération

La critique politique de la vitesse se heurte à l'expérience des révolutions

LAURENT JEANPIERRE
Sociologue

Ces constats actuels sur « l'accélération » de l'histoire conduisent presque toujours à une déploration : les possibilités de changement politique seraient de plus en plus réduites.

Selon cette optique, les horizons temporels indispensables à tout choix de société auraient été compressés. De même, le temps nécessaire à la délibération ne serait plus disponible. « La politique, dit le philosophe allemand Hartmut Rosa, a perdu le rôle incontesté... qui consistait à dicter le rythme des événements sociaux. » C'est elle, au contraire, qui serait désormais soumise aux tempos des sphères économiques ou médiatiques, lesquelles imposeraient une « dictature de l'urgence ». Vingt ans après les prophéties de Fukuyama sur la « fin de l'histoire », cette critique de « l'accélération » rejoint donc paradoxalement l'une de leurs conclusions : elle aussi envisage une fin de la politique.

Mais il suffit de quitter l'espace de référence occidental pour contredire ce constat pessimiste. Par exemple, les soulèvements arabes rappellent qu'il existe des moments où la politique n'est pas qu'adaptation passive à des contraintes externes. Et alors que les adversaires de la vitesse font du ralentissement une condition de l'autonomie politique, ces révoltes n'ont pas reposé sur une résistance active ou passive aux processus d'accélération sociale. Sans être la cause des événements, certaines techniques d'accélération,

comme les réseaux sociaux, ont favorisé leur cristallisation : elles ont permis de connaître l'évolution de l'opinion quant aux régimes en place ou à l'engagement dans les révolutions. Au lieu d'amplifier la confusion en multipliant les informations contradictoires, elles ont fourni des repères pour s'orienter dans l'effervescence.

Moments électriques

Quand l'histoire s'emballa de la sorte, il n'est donc pas certain qu'il faille privilégier la lenteur, la déconnexion, la décélération pour reprendre la main politique sur le cours de l'histoire, comme le suggèrent les ennemis de l'urgence.

Il y a en réalité deux accélérations. Là où l'accélération sociale désynchronise les activités quotidiennes, fragmente les journées et découpe les vies ordinaires en tranches hétérogènes, l'accélération « politique » a des effets inverses. Dans le monde arabe, elle rapproche des fractions diverses des sociétés sur les places des capitales en révolte ; en France, elle rassemble étudiants et ouvriers des raffineries pendant les dernières manifestations contre la réforme des retraites. Toutes les grandes crises politiques synchronisent des mondes sociaux étrangers les uns aux autres. Elles contraignent ainsi les individus à se réinventer.

La clé de ces moments électriques n'est donc pas tant la lenteur nécessaire à la discussion que l'existence d'une circulation entre univers indifférents ou lointains. Pour penser politiquement la vitesse sans désespérer de l'histoire, il faut réfléchir sur la force et la durée des synchronisations produites lors des moments d'embarquement civiques. En résumé, il faut aller au-delà de la seule critique de l'accélération. ■

Programme

Vendredi 4 novembre

**Ouverture**

9h30 : Introduction
10 heures : Leçon inaugurale. François Jullien, sinologue et philosophe, ouvrira les débats par une réflexion sur la notion du temps en Occident, au miroir de la pensée chinoise.

La fuite du temps

15 heures : François Hartog, historien
15h30 : Nadine Vivier, historienne
16 heures : Jean-Marc Lévy-Leblond, physicien
16h30 : Olivier Bomsel, économiste
17 heures - 17h15 : Pause
17h15 - 18h15 : Forum

Exposition Opalka, Vertige de l'infini

L'exposition présentée dans le cadre du 23^e Forum philosophique « Le Monde » - Le Mans rassemble en deux lieux distincts une peinture, une série d'autoportraits photographiques et une bande-son, auxquels s'ajouteront une série d'estampes et trois ensembles d'œuvres, tant dessinées que peintes, pour la plupart jamais vues en France.

Du 4 novembre 2011 au 22 janvier 2012. Musée de Tessel, 2, avenue de Paderborn, et la collégiale Saint-Pierre-la-Cour, rue des Fossés-Saint-Pierre. Le Mans
Tél. : 02-43-47-38-51. www.lemans.fr. Entrée 4€ et 2€.

François Hartog

Faire avec le temps. Où est passé le temps? La question peut se doubler: par où est-il passé? Par quels chemins les sociétés sont-elles passées? D'un temps où dominait le passé à un autre où le futur a été investi de toutes les prérogatives (le temps moderne), puis à celui dont nous faisons l'expérience, où le présent est devenu omnipotent. Autant de façons de faire avec le temps. Et où est-il passé aujourd'hui? Le présent règne, désormais, mais la crise révèle les impasses du « présentisme ».

Nadine Vivier

La conscience du temps. Les poètes romantiques ont été frappés par la fuite du temps. C'est l'époque où on passe d'un temps divisé en heures ou rythmé par les sonneries religieuses, à un temps réglé, affichant les minutes vers le milieu du siècle puis les secondes en fin de siècle. Il faut en même temps harmoniser les horaires, instaurer l'heure légale puis l'heure internationale en 1884. C'est le passage d'un temps distendu, non contraint, à un temps géré rationnellement et qui aboutit à une division entre un temps de travail et un temps de loisirs.

Jean-Marc Lévy-Leblond

La physique de notre temps. La physique moderne a considérablement modifié nos représentations de la temporalité. Mais ces mutations sont-elles sans précédent? Bien avant Einstein, Galilée et Newton n'avaient-ils pas déjà rompu avec les conceptions classiques? Et si les notions de temps dégagées par la physique se sont montrées d'une remarquable efficacité dans leur domaine, reste à éclairer leur signification et leur portée réelle quant à notre perception quotidienne, et à notre culture générale.

Olivier Bomsel

L'ère de l'instant. Le numérique transcrit en 1.0 et expédie à la vitesse de la lumière tous les signaux du monde. La terre n'est plus ronde, elle vit dans un seul temps. De là une accélération des bruits, échos, images, mythes de la société industrielle. Et, de la finance à l'usine, du stock à la vente en passant pas les médias, de ses modes de coordination. En quoi l'écriture instantanée change-t-elle l'organisation économique? Comment, là où *time is money*, l'homme peut-il supporter le poids de l'instant?

Samedi 5 Novembre

Métamorphoses de l'espace-temps

9 h 30 : Françoise Balibar, physicienne
10 heures : Michel Lussault, géographe
10 h 30 : Pascal Michon, philosophe et historien
11 heures - 11 h 15 : Pause
11 h 15 - 12 h 15 : Forum

Les rythmes de l'art

15 heures : Marielle Macé, spécialiste des études littéraires
15 h 30 : Nicolas Donin, musicologue
16 heures : Pierre-Jean Vazel, entraîneur de sprint
16 h 30 : Enki Bilal, dessinateur et réalisateur
17 heures - 17 h 15 : Pause
17 h 15 - 18 h 15 : Forum

**20 h 30 : soirée spéciale avec Enki Bilal, dessinateur, scénariste et réalisateur, au Palais des congrès et de la culture du Mans.**

En dialogue avec le public, l'auteur évoquera notamment la question du temps et de l'accélération dans ses œuvres. Rencontre animée par Frédéric Potet, journaliste au Monde.

Françoise Balibar

Le temps a disparu. A qui profite le crime? Réponse: aux physiciens que la mathématisation du temps a embarrassés, depuis Aristote, liant la définition du temps physique au mouvement, jusqu'aux physiciens de la gravité quantique dont certains, aujourd'hui, proclament (sur le mode du *wishful thinking*, ils prennent leur désir pour la réalité) la disparition du temps, en passant par Minkowski, père de la notion d'espace-temps, annonçant que le temps en lui-même ne serait bientôt plus qu'une ombre évanescence...

Michel Lussault

Triomphe de l'espace. Où est passé le temps? Dans l'espace! La plupart des analystes et des commentateurs se rejoignent aujourd'hui dans l'idée que l'instantanéité et la vitesse escamotent l'espace. Mais cette analyse est contestable, car elle se fonde sur une conception rudimentaire de l'espace, réduit à une étendue physique à parcourir, et de ses rapports au temps. Si l'on examine vraiment l'espace social, alors on s'aperçoit que les espaces contemporains sont plus riches et complexes que jamais. La spatialité pour chaque individu pourrait bien être l'expérience de vie majeure dans un monde hypermobile et connecté.

Pascal Michon

Notes pour une rythmologie politique. On fait beaucoup de cas, depuis quelques années, de ce que l'on appelle « l'accélération » de la vie. On souligne, tour à tour, l'accélération du tempo des existences singulières, l'accélération du changement technique, l'accélération de la mutation des structures sociales... Bien sûr, ces phénomènes sont incontestables. Il n'en est pas de même des conclusions qu'on en tire: le délitement irrémédiable de la vie quotidienne, l'opportunité de l'action et le blocage des systèmes... Tout en pointant des évolutions importantes, la sociologie du temps aboutit en réalité à une impasse éthique et politique, qui appelle une autre approche fondée sur le rythme.

Marielle Macé

Le rythme des autres. Le mal, disait Henri Michaux, c'est le rythme des autres; et Roland Barthes lui faisait écho, soulignant que la

subtilité du pouvoir passe par la dysrythmie. Chacun d'eux savait comment s'insinuer en effet, au cœur des sujets, de fausses permanences et des identités mal faites. Mais tous deux ont aussi songé que la recherche d'un tempo juste implique une sortie de soi, une composition avec des formes autres: un rythme à soi est une accommodation permanente avec des forces de déphasage, créatrices. Comment en parler, le penser, où le vivre? Jusqu'ouï, par exemple, un simple vers poétique pourrait-il ici nous mener?

Nicolas Donin

Les compositions musicales du temps. Longtemps les compositeurs se sont inquiétés d'invention mélodique, de rénovation de l'opéra ou de théorie de l'harmonie. Au XX^e siècle, certains d'entre eux y ont ajouté une interrogation sur la définition peut-être la plus profonde du musical: le temps. Comment composer des qualités de temps toujours nouvelles? Temps phénoménologique ou chronométrique, lisse ou strié, réel ou différé. Autant d'efforts chez ces créateurs pour reprendre leur art à la racine. Autant d'échappées à proposer à nos consciences fragmentées par le temps de l'actualité.

Pierre-Jean Vazel

L'expérience du sprinter. Que se passe-t-il exactement dans le corps et l'esprit des femmes et des hommes les plus rapides du monde? Paradoxes de l'épreuve la plus brève du sport, vécue comme un travail lent, interminable, par les sprinters eux-mêmes. J'évoquerai la discordance entre temps objectif et temps vécu qui structure une telle expérience.

Enki Bilal

Au prisme de la mémoire. Le temps est toujours là où il a été. Il nous englobe devant, derrière, dans l'instant, ici et maintenant. Peu importe que nous progressions avec lui ou qu'il progresse avec nous, la seule réalité est que nous sommes irrémédiablement indissociables. Je tenterai de considérer mon rapport à lui à travers le prisme de la création et la thématique de la mémoire. La mémoire est un curseur que l'art permet de compresser, dilater, étirer, bref, de malmener. De ce malménagement sort une nouvelle image du temps.

France Culture

Dimanche 6 novembre 2011, de 13 h 30 à 14 h 30
« Les nouveaux chemins de la connaissance » présentés par Adèle Van Reeth avec Elie During. Enregistrement public au palais des Congrès et de la culture du Mans. L'intégralité des débats de ce 23^e Forum « Le Monde » - Le Mans dont France Culture est partenaire seront diffusés sur l'antenne pendant l'été 2012.

France Bleu Maine

Vendredi 11 novembre 2011, à partir de 19 heures, partenaire du Forum « Le Monde » - Le Mans, diffusera une synthèse des rencontres présentée par Xavier Rinaldi. A écouter en direct ou à podcaster sur Bleuaine.fr

Dimanche 6 novembre

Vous avez dit « accélération » ?

9 h 30 : Gilles Finchelstein, directeur de la fondation Jean Jaurès
10 heures : Laurent Jeanpierre, sociologue
10 h 30 : Elie During, philosophe
11 heures : Dork Zabunyan, philosophe
11 h 30 - 11 h 45 : Pause
11 h 45 - 12 h 45 : Forum

Le temps retrouvé

15 heures : Catherine Malabou, philosophe
15 h 30 : Raphaël Enthoven, philosophe
16 heures : Clément Rosset, philosophe
16 h 30 - 16 h 45 : Pause
16 h 45 - 17 h 45 : Forum

Événement organisé par « Le Monde », la ville du Mans, l'université du Maine et l'Association des amis du Forum « Le Monde » - Le Mans, en partenariat avec France Culture et France Bleu Maine.

Entrée libre et gratuite.

Palais des Congrès et de la culture du Mans.

Renseignements : 02-43-47-38-60.

Forum animé par Jean Birnbaum, responsable du « Monde des livres ».

Gilles Finchelstein

Le temps s'est dissous dans l'instant. Nous vivons dans la dictature de l'urgence: tout doit aller plus vite, et tout doit arriver maintenant. Cette dictature est perceptible dans toutes les facettes de nos vies personnelles et publiques, ses conséquences sont par exemple désastreuses pour la qualité de nos lois. Pour libérer notre société de cette tension, il faut retrouver le temps, c'est-à-dire décélérer. Et gouverner avec le futur - pas contre lui.

Laurent Jeanpierre

Quand l'histoire s'emballé. On associe souvent la tendance à l'accélération du temps à une perte de contrôle vis-à-vis de l'histoire: la politique serait dessaisie de son autonomie, le temps nécessaire à la délibération démocratique serait en péril. Mais ce constat paraît excessif, car le processus d'accélération peut aussi avoir des effets politiques émancipateurs, comme l'ont montré, entre autres, les récentes révoltes arabes.

Elie During

Pour en finir avec le « temps des horloges ». Un fleuve qui nous emporte toujours plus vite: telle est l'image qui vient à l'esprit lorsqu'on parle de l'accélération de la vie à l'ère « hypermoderne ». A la manière d'un leurre, cette image masque le fond du problème. Car le temps n'est pas seulement affaire de flux, mais de coordination. L'accélération des choses tient moins au raccourcissement des durées qu'à leur synchronisation de plus en plus précise. Le fameux « temps des horloges » est un temps distribué, un temps-cadre plutôt qu'un temps flux. Une série télé (24 heures chrono) et une vidéo d'art contemporain (*The Clock*, de Christian Marclay) appuieront notre démonstration.

Dork Zabunyan

Accélération de l'histoire, devenir des images. Si les révolutions ou les guerres tracent les discontinuités de l'histoire, elles engendrent aussi une précipitation de mutations qui étaient latentes. Le cinéma a toujours cherché à en rendre compte. De la révolution d'octobre 1917 aux soulèvements actuels dans le monde arabe, il n'a cessé d'explorer ces transformations autant que les images (télévision, Internet...) par lesquelles elles sont rendues sensibles à plus ou moins grande vitesse.

Catherine Malabou

Le temps est-il encore une question philosophique? Heidegger finit par le reconnaître lui-même, après avoir écrit l'un des plus importants traités sur le temps (*Etre et Temps*, 1927): la question fondamentale n'est finalement pas le temps, mais ce qui donne le temps. Quelque chose de plus originaire que lui: l'ouverture, le don, ce qui nous accorde au monde. Depuis ces paroles, la question du temps n'a jamais été reprise comme telle dans la philosophie continentale et semble restée en friche, ou en déshérence. Qu'il s'agisse de la temporalisation chez Derrida, de la vitesse chez Virilio, du flux chez Deleuze, le temps est là sans y être, et cesse d'être posé comme instance privilégiée du rapport de la subjectivité finie à son monde. Eclaté en différents rythmes dans la physique, disséminé dans divers concepts qui menacent l'unité de sa notion, le temps semble avoir disparu de la scène de la pensée. Est-ce bien le cas toutefois? Et cette question est-elle nouvelle? Ne s'agit-il pas, chaque fois que l'on parle du temps, de chercher en réalité, et d'abord, à le retrouver?

Raphaël Enthoven

Viber, ou le temps retrouvé. Peut-on encore parler d'accélération du temps quand, sous l'effet de la technique, toute attente est réduite à néant? Le terme d'accélération est-il adéquat pour désigner la suppression des intervalles? De quel temps parlons-nous, dans quel temps vivons-nous quand, en un clin-d'œil, nous parlons à l'être qui habite au bout du monde? Et quand sa voix nous parvient telle qu'elle est, cristalline, vierge, inaltérée par la distance? Comment appeler ce temps qui, passant à la vitesse de la lumière, substitue l'extase de l'im-médiat aux délices de l'attente?

Clément Rosset

Le temps de vivre. Le sentiment d'être aujourd'hui dépassé par un temps qui irait de plus en plus vite, par les progrès accélérés de la technique, au point de voir fondre le temps de vivre telle une peau de chagrin, peut s'autoriser d'un certain nombre de facteurs indiscutables. Il pourrait se nourrir aussi, et peut-être surtout, d'inquiétudes irrationnelles et de terreurs paniques qui ne datent pas d'hier; ni d'aujourd'hui.

Pays de la Loire
LA CULTURE EN MOUVEMENT

www.culture.paysdelaloire.fr